

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles**

Band (Jahr): **9 (1875)**

Heft 11

PDF erstellt am: **01.09.2024**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

### **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1<sup>er</sup> novembre 1875.

Le journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Penitencier à Neuchâtel.

**Le figuier d'Inde** (Voir N<sup>o</sup> précédent) est très répandu dans tout

le bassin méditerranéen, mais surtout sur les côtes d'Espagne, d'Algérie et de

Sicile, quoiqu'il soit originaire du Mexique. A l'autume on fait sécher la figue ou fruit

de ce cactier et on en compose une masse compacte pour s'en nourrir car elle est très riche en

principes sucrés; un de ses ~~communs~~ effets est qu'elle détermine la constipation, aussi est-elle em-  
ployée chez les Arabes comme un remède vulgaire contre la dysenterie. On en conserve aussi

beaucoup de fraîches, mais la cueillette en est très difficile, car toute la surface est recouverte d'une multitude de petits dards, presque imperceptibles, qui au moindre contact pénètrent sous l'épiderme où ils occasionnent une irritation violente de la peau, qui peut durer plusieurs jours. La récolte se fait avec les mains gantées. Cette plante est aussi très importante en Algérie; là ses fruits servent de nourriture aux bestiaux, qui en sont très friands. Il est évident qu'avant de les donner comme fourrage, il faut les débarrasser de leurs piquants; le procédé que l'on emploie est bien simple: on introduit les figues dans des espèces de paniers couverts que l'on agite fortement dans l'eau. Au bout de quelques minutes, par le frottement des fruits, l'un contre l'autre, et contre les parois du panier, les dards sont bientôt dégagés et lavés ensuite par le courant de l'eau. Enfin comme clôture pour les champs et comme moyen de défense pour les habitations le figuier d'Inde est excellent, d'abord à cause de la rapidité avec laquelle il se propage, mais surtout à cause de ses aiguilles. Le figuier d'Inde résiste bien aux petites gelées, et on le voit vivre comme l'oranger et le citronnier, pendant un certain nombre d'années dans les pays tempérés. Il s'accoutume de tous les terrains, moins de ceux qui sont constamment humides. Sa multiplication est des plus simples, et peut avoir lieu en toute saison; on préfère cependant les mois d'août et de septembre: on coupe un article, on le laisse pendant quelques jours sur terre, jusqu'à ce que la section se soit à peu près cicatrisée, puis on le plante à demeure la section en bas, dans une terre meuble de préférence mélangée avec un peu de sable, où on l'enfonce de 5 à 6 centimètres. C'est ce qui m'explique pourquoi mon article de Nopal, d'apparence si chétive et si bien repris, quoiqu'il eût passé plusieurs jours parmi les graviers et les roseaux du lac.

A l'heure qu'il est ma plante est très grande, car les feuilles de la première année entièrement développées en ont produit d'autres à leur tour, lesquelles ne manqueront pas d'en faire autant cette année. Ainsi dans l'espace de deux ans cette feuille chétive, recueillie dans de si misérables conditions est devenue une grande et magnifique plante, dont nous suivons le développement avec plus de plaisir et d'intérêt que si elle eût été plantée et élevée par un jardinier, au milieu de ses congénères de terre chaude.

Marin, en mai 1874.

Julien Hülther

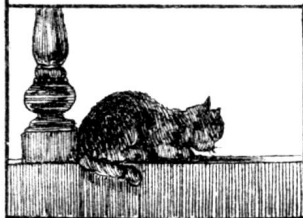
*J. Hülther*



**Le chat.** C'est une petite bête que vous connaissez bien. Nature nerveuse à l'excès; muscles d'acier; reins souples; organes d'une vivacité sans égale, avec une nonchalance superbe. En deux mots, voici son tempérament: mollesse voluptueuse et contractions fébriles.

Voilà son caractère, et ses pensées, s'il en a.

Le chat n'aime personne... que lui. Il est fort égoïste, fourbe, traître, lâche, et charmant quelquefois. Il est gracieux dans l'indolence. Il est paresseux; il aime le chaud; il se tient



près du poêle tant qu'il peut, sur des chaises tant qu'on ne l'en chasse pas... au soleil ou dans un coin, à défaut de mieux. Il a des poses adorables quand il s'étend, quand il courbe ses jolies pattes blanches, quand il les lèche. Son allure est celle d'un epicurien. Sa peau flexible et fourrée subit la moindre impression de ses sens. Il hérisse ses poils innombrables quand et comme il veut: selon qu'il caresse, qu'il boude, qu'il trompe.



Le chat ne fait rien, dort tranquille, a sans cesse l'œil ouvert; parfois il semble qu'un coup de canon ne le réveillerait pas de son extatique langueur, mais au même instant il est debout, alerte et réveillé comme un diable... c'est une souris quelconque qui se promène dans ses souterrains. Raminagrobis l'attendra vainement durant un grand quart d'heure, avec patience, sans souffler mot, se dissimulant derrière une jambe de tabouret, rampant comme un Indien dans les savanes, prêt à bondir comme un lion au désert. — Hélas! dame souris n'approche pas, ce sac enfariné ne lui dit rien qui vaille; elle préfère ne pas dépasser le plancher.



Animal domestique comme il l'est, le chat, avec ses tournures dégagées, ses courbes élégantes, ses grâces enfin, me semble fort content de son sort.



Toutefois sa nature est faussée: en dépit de toute sa civilisation, il est chasseur et voleur, il prend sans pitié oiseaux et souris, rôtis et saucissons, tout ce qu'il peut et trouve. De plus, il n'aime pas les gens autrement que par ou pour le bien qu'il en reçoit: quand il flatte, c'est pour obtenir, soyez-en sûr. — Il s'attache, dit-on, au logis. Je n'ai pas de peine à le croire: il y a pris ses habitudes, il y a formé ses talents. Ce serait donc



à recommencer s'il changeait de domicile; or, Messire est aussi prudent que paresseux. L'ours reste bien dans ses montagnes, le renard dans son terrier!... Le chat aime son grenier, son toit, ses caveaux enfin, qui sont ses parcs, ses forêts, à lui.



J'aime bien le voir, quant à moi, couché sur mon siège rembourré, un soir d'hiver, près du fourneau. Il y dort sans s'emparer jusqu'à ce que ma main ennuyée vienne l'y trouver. Le voyez-vous alors se dresser sur ses quatre pieds,

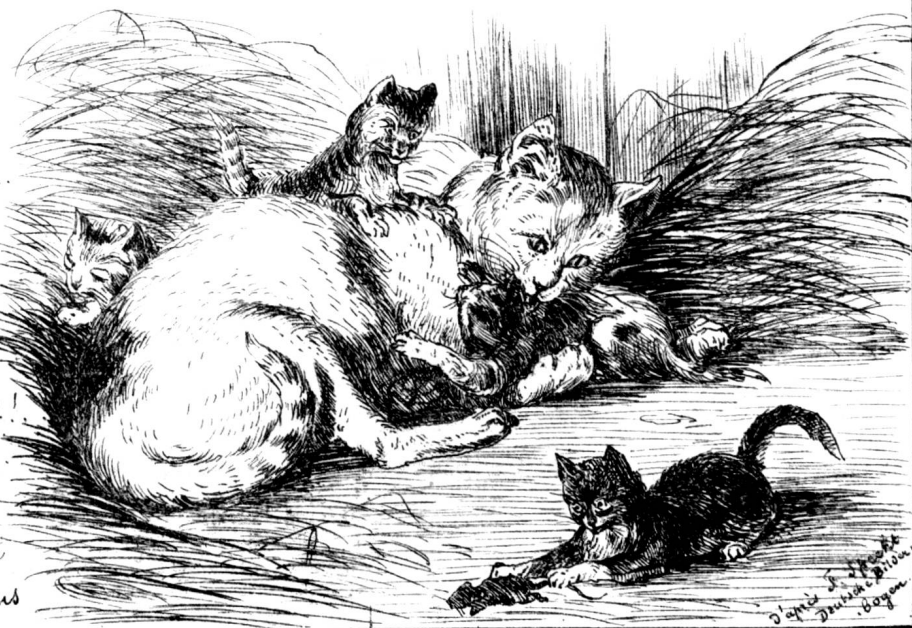
arrondir son dos, bailer à tire-queue, puis répondre à mes caresses ? Il penche la tête, que je gratte avec le pouce, pendant qu'avec l'index j'entoure son cou qu'il incline avec une grâce charmante. Il semble jouir de délices ineffables. Il soulève sa patte droite, sa patte gauche, crispe ses doigts nerveux, croche ses griffes dans l'étoffe, les retire et les enfonce encore... Je multiplie mes soins, de la main, je suis son épine dorsale jusqu'au train de derrière, qu'il tient fort haut, si bien qu'on ne le croit plus à terre, sa queue, comme un grand mât, se dresse verticale. C'est alors qu'il est dans tous ses états ; il aspire sensuellement, s'enivre de toute la volupté de son être. Il fait son rouet, il lèche ma main, il se frotte, se roule, miaule de contentement.

Le chat, malgré ses ruses, ses délicatesses, ne pense pas, (j'ose maintenant l'affirmer). Sa tête est plate : peu ou point de cervelle. Son regard est vif, ses yeux remplis, quelquefois noirs, humides. — On peut se tromper sur leur expression : regardez deux fois et brièvement vous montrera la portée de son intelligence. Son grand oeil clair ne regarde que pour voir. Ses cils sont dressés d'une manière conique. Ses oreilles complèteraient bien une tête de linotte. Dans cet instant, examinez la conformation de son oeil : c'est une boule transparente, avec une tache noire au centre, mince comme une lame de canif. Faites-lui peur : subitement vous n'aurez plus en face qu'une grande boule noire effarée. Dans les deux cas, c'est la stupidité.

Et pourtant... quelquefois, je ne sais... (c'est bien rare il est vrai)... j'ai surpris comme l'expression d'un sentiment dans un regard fugitif ; serait-ce que l'instinct gouverne les organes de la même manière que l'intelligence ? — Quand Minette demande, quand elle souffre, quand elle allaite ses petits, ... que de charmants et ingénus discours elle sait bien me tenir ! — Je me souviens d'avoir plongé un coup d'œil observateur dans ses yeux étonnés, dont les paupières plissées cachaient le blanc. Il me semblait alors que son regard analysait le fond de mes pensées, qu'il me témoignait de l'affection, qu'il me disait mille choses, (à moi : son tyran), qu'il implorait son droit à l'égalité et à la liberté. Rempli d'un respect soudain, je me prenais à lui rendre justice, à lui dire des choses amicales, à lui chanter un air doux, à le caresser comme j'eusse caressé un petit enfant, mon semblable. — Je songeais (en scrutant les profondeurs imaginaires ou réelles que je voyais en ce moment dans l'œil du chat), aux théories de l'âme universelle, et en particulier à cette hypothèse : l'âme des animaux. Oh bien, vrai ! mon adhésion à une doctrine de ce genre, quelque peu vague, était acquise...

Mais bientôt je ne pouvais me dissimuler la complète bêtise de l'individu, quand je le voyais, une fois délivré de mes inquisitions, regarder en écarcelé une mouche qui passait !

Je me rejettais alors sur la perfectibilité, et essayais de nouvelles expériences. — Forcé en fin de compte de renoncer à tout espoir, du moins



pour des siècles et des siècles, ... je me mettais en colère et concluais l'examen par une claque appliquée, à la première provocation sur les flancs tachetés du plus petit des tigres.

O ! je l'aime bien quand même, allez ! et il le sait. Cette petite bête, fausse ou bonne, me rappelle et me rappellera toujours le foyer, l'intérieur, l'enfance et ses heures délicieuses... des rêves aujourd'hui. — Aussi, quand il s'en trouve un sur mon chemin, comme je flatte ce cher absent de mon exil, comme je me délecte avec ce survivant des temps heureux !!!

Neuchâtel, 1875.

Georges Jeanneret



### Les cygnes du lac de Neuchâtel.

En 1861, la Municipalité de Neuchâtel acheta, au moyen d'une collecte faite dans les écoles de la ville un couple de cygnes pour lesquels elle fit construire une maisonnette dans le port. On espérait que ces palmipèdes aux formes si gracieuses contribueraient, par leur présence continuelle à l'embellissement, à l'animation des abords de la cité. Mais la maisonnette, où pourtant ils trouvaient leur pain quotidien fut bientôt délaissée; on les vit de préférence passer la nuit partout ailleurs, au sein des roseaux, à l'abri d'un môle, sur une pierre. Pendant la mauvaise saison même, ils furent ce refuge et vont camper en d'autres lieux. La raison en est naturelle; le cygne se nourrit surtout d'herbes aquatiques, de racines, il paraît rechercher surtout cette espèce d'algue longue, gluante, visqueuse qui recouvre en certains endroits le fond des eaux et qui plus d'une fois est devenue funeste à l'imprudent nageur qui s'aventure au sein de ces mille fils prêts à s'entortiller autour des jambes.

Grâce aux remplissages successifs effectués sur les bords de notre lac depuis une vingtaine d'années, ces herbes ont disparu ou ne se trouvent qu'à une grande profondeur, inaccessible au cygne, si bien conformé soit-il pour atteindre à quelques pieds au-dessous du niveau de l'eau les plantes dont il fait sa nourriture habituelle; il est donc obligé de chercher ailleurs son aliment de prédilection et ne rentre au port que pour recevoir les morceaux de pain que les enfants se plaisent à lui jeter.

Il est pourtant un moment de l'année où le port de Neuchâtel est de nouveau fréquenté par le cygne, c'est lorsqu'un couple arrive, conduisant ou portant sur ses ailes cinq ou six petits au plumage gris. Rien n'est plus gracieux que ces jeunes cygnes entourant leur mère, tournant autour d'elle, sans jamais s'en éloigner, grimpant, glissant sur ses ailes, se cachant dans ses plumes et au signal du départ, se blotissant sur son dos. Ainsi chargée de sa précieuse cargaison et précédée du mâle, la femelle franchit de grandes distances sans paraître être le moins du monde embarrassée dans sa marche. Il est vrai que sa progéniture est bien légère; au sortir de l'oeuf, chaque petit n'a qu'une taille d'un pousin; c'est un peu de chair et d'os entourés d'un soyeux duvet. — La vigilance du mâle est alors excessive et dégenère en cruauté; il n'est pas plus méchant au printemps, dans le mois de mars, quand les couples se recherchent et que l'instinct les porte à construire, à deux, le nid de la nouvelle couvée. Malheur au cygne qui se hasarde dans le port ou qui cherche lui-même une compagne pour la saison des amours et des nids. (La suite au prochain N°). Ami Guebhart.